



# FRONTIÈRES & DÉPLACEMENTS

63<sup>ème</sup> Congrès

30 mai - 1 juin 2024

NANCY

## FRONTIÈRES ET DÉPLACEMENTS

La Lorraine, terre de passage et d'immigration, est emblématique de frontières et de populations sans cesse déplacées. L'histoire de la région rappelle la fragilité des frontières politiques (annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, 1871-1919 ; redécoupage des « grandes régions », 2015), mais aussi le caractère transitoire des territoires économiques et espaces sociaux. L'industrialisation au XIX<sup>e</sup> siècle forge l'identité de la région et favorise le déplacement de populations lointaines (vagues d'immigration ouvrière, polonaise puis italienne) ou proches (exils des Mosellans lors de l'Annexion). De ces frontières mouvantes naît donc une nouvelle identité linguistique et culturelle pour une région où coexistent le français et les parlers germaniques. De ces exils émergent des mouvements artistiques comme celui de l'Art Nouveau à Nancy au début du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui région frontalière de l'Allemagne et du Luxembourg, la Lorraine est toujours située au carrefour d'un espace européen sans frontières.

Les notions de *frontières* et de *déplacements*, et l'articulation entre celles-ci, peuvent se concevoir de multiples manières. Les frontières, naturelles ou arbitraires, hermétiques ou poreuses, fixes ou mobiles, en tant que limites ou confins, spatiaux ou temporels (les confinements ne sont encore pas si loin derrière nous), peuvent constituer un obstacle, ou un mur. Elles représentent également un défi à relever, à franchir et à dépasser (expansion, seuil vers une nouvelle époque), d'où la notion de déplacement (mouvement, transfert, transformation). En tant que délimitations, les frontières contribuent à constituer une identité (en termes de genre et de sexualité, par exemple), laquelle renvoie à l'extérieur en tant qu'altérité, sauf à considérer, comme nous y invite la poétesse et artiste chicana Gloria Anzaldúa, que la frontière n'a pas vocation à séparer les êtres et les pays, mais qu'elle constitue au contraire un territoire

linguistique, culturel et ontologique hybride que nous habitons tous et toutes<sup>1</sup>. À l'ère de la mondialisation, on peut constater un mouvement double de dépassement des frontières d'une part, et de fragmentation identitaire de l'autre. D'un point de vue disciplinaire, les notions posent la question de la définition d'un domaine propre et de la catégorisation des objets d'étude. D'un point de vue interdisciplinaire, elles conduisent à interroger les apports réciproques en termes de connaissances et de méthodes engendrés par le franchissement de ces frontières.

La remise en cause des frontières, leur abolition ou tout au contraire leur renforcement, semble caractéristique de certaines évolutions politiques dans le monde anglophone. La dévolution du pouvoir à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, ainsi que le Brexit, rappellent la fragilité du consensus géographique et nationaliste dont naît le Royaume-Uni, tandis que les conséquences plus récentes du Brexit mettent en lumière l'impossible rétablissement d'une frontière pour l'Irlande du Nord. La vision post-Brexit du *Global Britain* se confronte aux politiques migratoires de plus en plus strictes. La politique états-unienne se crispe également autour de l'immigration, à la frontière avec le Mexique, tandis que les États-Unis remettent en cause les traités de libre-échange et ferment leurs frontières au gré des crises géopolitiques (*Travel Ban*) ou sanitaires (COVID). Face à la crise climatique qui rend inhabitable une partie toujours croissante de la planète et jette hors de chez eux des millions de réfugiés, la prolifération de frontières matérialisées par des murs et protégées par des dispositifs de surveillance militarisés, en particulier dans les États-Nations qui sont eux-mêmes largement impliqués dans la logique extractiviste responsable du réchauffement climatique, constitue une réponse aussi cynique qu'inefficace, et souligne paradoxalement la profonde instabilité des frontières. On pourra enfin réfléchir à la multiplication d'autres frontières que celles qui séparent les États-Nations : frontières immatérielles (*the colour line*) ou matérielles qui structurent la répartition inégalitaire de l'accès aux ressources de la planète. Pour reprendre les mots de Boaventura de Sousa Santos, écrivant depuis le Sud global : « The world is divided by two kinds of borders: those we accept with reservations and those we refuse without reservation. The former are the national borders wherein we were born or raised. We accept them to save our energies and because we think they are a lesser obstacle compared to the other borders. The others are the walls, trenches, ditches, barbwire fences, cordons of police cars, and checkpoints; above all, they are the maps that have traced the abyssal lines in people's minds, laws, and politics and banished us to the other side of the line »<sup>2</sup>.

Le passage des frontières linguistiques et culturelles, ainsi que la dialectique du même et de l'autre, sont une constante des débats traductologiques. Dans quelle mesure la traduction s'apparente-t-elle à un métissage culturel pour la culture d'accueil ? On s'interrogera sur les frontières entre les pratiques de traduction des universitaires et celles d'écrivains, de traducteurs professionnels ou d'éditeurs, qui

---

<sup>1</sup> Gloria Anzaldúa, *Borderlands. La Frontera. The New Mestiza* (1987), San Francisco, Aunt Lute Books, 2012.

<sup>2</sup> Boaventura de Sousa Santos, *Epistemologies of the South. Justice Against Epistemicide*, Londres/ New York, Routledge, 2014, p. 6-8.

prennent parfois des libertés au nom de logiques extérieures au texte (comme un marché cible) et dont les choix contribuent à déplacer le sens ou la portée des textes sources. Quant à la traductologie, ne s'agit-il pas d'une discipline qui négocie encore aujourd'hui son (ses) territoire(s) et ses frontières ? Par quels moyens les traducteurs en France transmettent-ils leurs méthodes, et quels sont leurs liens avec les pratiques dominantes d'autres aires linguistiques ? Dans le domaine plus technique de la localisation et de la traduction spécialisée (traduction technique, juridique, médicale, etc.), les pratiques individuelles disparaissent progressivement en raison de l'utilisation de Mémoires de Traduction, de Traduction Assistée par Ordinateur, ou de traduction neuronale (les modèles RLHF – *Reinforcement Learning with Human Feedback* –, comme DeepL), qui brouillent les moyens traditionnels de transmission de vocables ou d'expressions. La question de la transmission et des frontières entre les langues se joue également à l'oral. On pourra ainsi réfléchir aux spécificités de l'interprétation simultanée et consécutive (où la production orale traduite co-existe partiellement avec sa traduction), et aux frontières rendues de plus en plus ténues en raison de la mondialisation : possibilité est donnée aux interprètes de travailler *via* visioconférence (Zoom propose des « cabines » virtuelles), ce qui transforme les modalités de transmission du discours traduit (on passe d'une co-présence à une présence virtuelle) et n'exige plus que les professionnels de la traduction ou de l'interprétation se déplacent, ce qui peut parfois nuire à la qualité de leur production.

En linguistique, les notions de frontières et de déplacements renvoient à l'histoire des langues, aux découpages diachroniques, diatopiques ou diastratiques, aux différenciations marquées par les accents, par exemple. Sur le terrain de la sociophonétique, la réflexion pourra porter sur l'émergence de variétés d'anglais en lien avec le déplacement de frontières ou le déplacement lui-même. En linguistique cognitive, on pourra traiter de la remise en question des limites entre catégories jugées jusque-là parfaitement distinctes (lexique/syntaxe, sémantique/pragmatique...), tandis que dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives, on pourrait penser à la façon dont un espace notionnel se définit en opposition à son espace complémentaire, dont il est séparé par une frontière, qui peut être une simple ligne ou bien un domaine ouvert à la négociation discursive (*I don't call that a dog, do you?...*). Les frontières entre les unités et les déplacements (ordre des mots, unités intonatives, déplacement accentuel, contour du phonème ...) intéressent aussi la syntaxe. Enfin, si l'on songe à l'un des domaines les plus prolifiques de la linguistique, l'aspectualité, les notions de bornes, de télicité, de termes, intrinsèques ou non, y sont indispensables pour décrire le fonctionnement narratif à travers les temps verbaux.

Dans le champ littéraire, la frontière et les déplacements (ou leur impossibilité) sont un motif récurrent de la littérature de voyage, des récits d'exploration, du roman d'apprentissage (déplacement spatial comme corollaire d'une évolution intérieure) et, plus récemment, de la littérature diasporique, de la littérature de l'exil et de la « migrant literature ». Tout un pan de la littérature états-unienne contemporaine convoque ainsi l'imaginaire fantasmatique et ambigu de la frontière américano-mexicaine, de la *Border Trilogy* de Cormack McCarthy au très controversé *American Dirt* de Jeanine Cummins

et aux œuvres de la jeune génération d'écrivain·e·s chicano·a·s qui, à la suite d'Anzaldúa, cherchent à inventer un langage pour dire l'expérience d'habiter (à) la frontière, ou de la porter toujours en soi (Daniel Peña, Myriam Gurba, Rigoberto González, Helena María Viramontes, etc.). Le thème du congrès invite aussi à s'interroger sur des acceptions plus larges du terme de « frontière », et à considérer dans toutes ses implications la proposition de Kafka selon laquelle « toute littérature est assaut contre la frontière » (*Journal*, 16 janvier 1922) : frontières génériques, linguistiques, voire narratives (la métalepse comme figure transgressive du passage de frontière entre différents niveaux du récit) que font vaciller toutes les figures de l'hybridation, de la porosité et de l'ambiguïté.

En didactique, les déplacements de frontières entre les nombreuses disciplines contributives (psychologie, sociologie, linguistique, neurosciences, etc.) concourent à la richesse et à la complémentarité des recherches, lesquelles sont souvent fondées sur des cadres théoriques très divers. Par ailleurs, les contextes d'enseignement (1<sup>er</sup> degré, 2<sup>nd</sup> degré, enseignement supérieur, formation des adultes), les objectifs poursuivis (anglais langue d'enseignement ou anglais langue d'apprentissage dans le cas de dispositifs EMILE ou CLIL), les modalités d'enseignement et d'apprentissage (en présentiel, à distance, hybride), les types d'apprentissage (formels, non-formels, informels), la conception même de l'enseignement de la langue (approche plurielle et intégrée ou approche exclusivement singulière/monolingue) sont autant d'éléments aux frontières mouvantes dans la situation d'enseignement-apprentissage de l'anglais langue-culture. On pourra ainsi s'interroger sur les effets du déplacement du curseur dans un sens ou l'autre sur les pratiques pédagogiques et sur les apprentissages.

En anglais de spécialité (ASP), les approches, linguistiques d'une part, ayant pour objectif la description de variétés spécialisées de l'anglais, et didactiques de l'autre, s'intéressant à la manière dont l'enseignement de ces variétés spécialisées conduit à l'apprentissage, sont-elles aussi exclusives qu'il y paraît ? La frontière entre ces deux approches caractéristiques des travaux de l'école française de l'ASP gagne-t-elle à rester étanche, ou des déplacements de frontières seraient-ils pertinents de manière à disposer d'un nombre plus important de travaux mêlant descriptions linguistiques et applications pédagogiques ? De la même manière, l'opposition systématique, dans le secteur LANSAD en particulier, de l'enseignement de la langue dite « générale » à celui de la langue dite « de spécialité », ou encore de l'enseignement de la spécialité des étudiants en anglais à celui de l'anglais de spécialité mérite encore aujourd'hui d'être questionnée. D'un point de vue institutionnel enfin, la frontière entre étudiants relevant du secteur LANSAD et étudiants spécialistes de l'anglais semble quelque peu brouillée, dans le cas de la filière LEA, en particulier, dans la mesure où de nombreux enseignements d'anglais de spécialité y sont dispensés.

Enfin, c'est aussi d'un point de vue épistémologique que les frontières sont attaquées, alors que les études transnationales invitent à invalider l'espace des États-Nations pour observer les mutations électorales, les crises économiques ou les

mouvements sociaux, historiques comme contemporains, dans des espaces élargis<sup>3</sup>. De ce point de vue, les études anglophones ont observé depuis toujours l'ensemble du Commonwealth et ont emprunté depuis longtemps des approches d'abord comparatistes puis croisées ou connectées<sup>4</sup>. Les frontières de l'anglistique telles qu'elles sont cartographiées révèlent-elles des processus de consolidation ou de fluidité dans nos pratiques ? La volonté de déplacer le regard au-delà des frontières disciplinaires a-t-elle cependant conduit à une crise des approches historiques dans la mesure où les délimitations usuelles (classe, race, genre) perdent leur stabilité ? Ou le franchissement de frontières a-t-il au contraire permis l'émergence de nouveaux objets et de nouvelles pratiques pour l'histoire culturelle, pour les études visuelles ou l'histoire matérielle, ou encore pour les perspectives transnationales ?

---

<sup>3</sup> Voir par exemple *Rethinking American History in a Global Age*, dir. Thomas Bender, Berkeley, University of California Press, 2002 ou Paul Gilroy, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Londres/ New York, Verso, 1993.

<sup>4</sup> Voir Sandro Mezzadra et Brett Neilson, *Border as Method, or, the Multiplication of Labor*. Durham, NC, Duke University Press, 2013 et Wendy Brown, *Walled States, Waning Sovereignty*, Cambridge, Zone, 2010.